

Cyril Namiéch

LA POÉSIE DU REQUIN BLANC
ET AUTRES
GAULOISERIES DU SIAM

Nouvelles



ISBN 979-10-91328-53-1

© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, septembre 2018



www.gope-editions.fr

Relecture, correction : Jacqueline Rochefeuille,
Marie Armelle Terrien-Biotteau

Couverture : David Magliocco
Illustration de couverture : © Cyril Namiech, 2018

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je pensais couler sous les « *best quality!* », les « *same same original!* » et autres « *very cheap!* ». Je n'ai eu droit qu'à un « *bhh-bhh-bhh!* », arme de séduction quasi inaudible que seuls les poissons-chats utilisent pour qu'on les embrasse sur la bouche, moustache contre moustache, une fois détachés de l'hameçon. « Je suis sourde et muette, mais cela ne m'empêchera pas de vous offrir le meilleur prix », semblait, en fait, vouloir dire Tuktik en imitant – bien malgré elle – le poisson-chat, une bulle de salive épinglée à ses lèvres. La marchande a sorti sa calculatrice, a pianoté sur les touches en caoutchouc avec son index et a fait apparaître le prix à l'écran : 300. Comme le veut la tradition dans ce genre de deal, j'ai récupéré la machine à calculer et y ai apporté ma touche personnelle. J'ai opté pour l'ajout d'un zéro. N'ayant pas l'intention d'acheter un énième polo Lacoste – j'en possède déjà une demi-douzaine –, je ne me voyais pas afficher une valeur inférieure à 300. J'ai donc osé 3 000. Tuktik a récupéré la calculatrice et, pensant que j'avais commis une erreur, a écarquillé les yeux tout en me gratifiant d'un large sourire. J'ai pointé mon doigt vers elle pour lui faire comprendre que le montant désormais affiché sur l'écran équivalait à ce que je lui offrais si elle acceptait de passer la nuit avec moi. J'ai dû m'employer à réaliser un geste universel, le majeur pénétrant à plusieurs reprises le O de « O.K., tout va bien » utilisé en plongée sous-marine, pour qu'il n'y ait aucun malentendu : « Je veux te baiser ! » Tuktik s'est tournée vers la propriétaire du stand voisin, une vendeuse de faux Viagra, visiblement sourde et muette elle aussi, et s'est mise à gesticuler dans tous les sens,

échangeant avec sa semblable des mimiques de chef d'orchestre surexcité – Louis de Funès dans *La Grande Vadrouille* –, ainsi font font font les petites marionnettes, gestuelle frénétique qui, vraisemblablement, me présentait comme un gros dégueulasse. J'ai saisi la calculatrice et, plus déterminé, excité et affamé que jamais, y ai ajouté un nouveau zéro, ce qui commençait à faire un paquet de pognon. « Pour 30 000, tu viens, ma chérie ? » À ce prix, environ 800 euros, aucune fille de Bangkok ne peut refuser de passer la nuit avec moi, même celles, dites *de bonne famille et bien éduquées*, officiant comme *Financial Advisor* ou *Strategic Planning Manager* dans une banque gouvernementale de la Capitale. Tuktik finirait dans ma chambre, comme un grand nombre de ses compatriotes féminines, c'est comme ça.

Je suis ce qu'on appelle un prédateur sexuel. Des billets plein les poches, j'achète tout ce qui bouge – et me plaît. Bangkok est mon terrain de chasse favori. Ici, je suis connu sous le nom de White Shark (Requin Blanc). Les caissières des trois mille *7-Eleven* que compte la capitale thaïlandaise ont toutes entendu parler de moi. Je suis l'homme à ébattre. Les filles se repassent le tuyau. La pharmacienne du Soi 7 m'offre chaque semaine un tube de vitamine C, des fois que je vienne à lui proposer 10 000 bahts pour la nuit – comme je l'ai fait avec sa consœur du Soi 11, une certaine Wasana. La responsable de l'agence de la *Siam Commercial Bank* où je convertis mes euros en bahts m'adore. Elle m'accorde le meilleur taux de change de tout Bangkok.

Supawadee Wangkeaw, c'est son nom, est déjà venue trois fois dans ma chambre, par amour des activateurs de jeunesse Lancôme qu'elle se paie avec l'argent que je lui donne. J'ai aussi monté la fille d'un député rencontrée dans un magasin d'instruments de musique – elle essayait un violoncelle chinois. J'ai mis carte – bancaire – sur table. On a fini à trois dans mon lit, elle, le violoncelle chinois et moi. White Shark est irrésistible.

18 heures : les secrétaires sortent des bureaux, belles, fines, légères, cheveux longs, ventre plat, riantes et dodelinantes. Elles s'agglutinent autour d'un stand de soutiens-gorge en solde, attendent le bus qui les ramènera chez elles en mouillant leur doigt pour faire tourner les pages de leur téléphone portable, se goinfrent de bananes frites. Bien qu'elles aient toutes mis une culotte propre ce matin, à cette heure de la journée, ça sent fort sous les jupes – j'ai du nez. Un tel élixir, renfermant les fragrances de l'intimité de ces demoiselles, aiguise toujours autant mon appétit de requin. Ce zeste de pipi aigre-doux nappant la petite culotte de tous ces mammifères aux yeux bridés stimule mon imaginaire érotique. Fou ce que ces employées de bureau sont prometteuses avec leurs nichons d'adolescentes qui ne se casseront jamais la gueule, eux ! Quoique... il y a aussi des vaches, à la sortie des bureaux ! Les restaurants de glaces *Swensen's* en sont remplies. « MEUH ! MEUH ! » font les bedonnantes, pâturant dans le banana split, la fondue au chocolat et la crème Chantilly. Même dans les bars à filles, désormais, on fait dans la ventripotente – et ce n'est pas à cause de la clientèle arabe et indienne

Où sont les jolis culs musclés que Nui a esquissés l'autre soir au *Tawan Go-Go Bar* ? J'ai envie de hurler. Face à de tels tableaux, soit tu baisses les yeux, soit tu hurles à la mort. Tu peux aussi aller te planquer dans les chiottes et vomir. J'ai peur de voir ce que je vois. Visiblement l'artiste n'en pince que pour les agonisants. J'aurais pu lui servir de modèle quand j'étais mendiant. En y regardant de plus près, ses modèles sont beaucoup plus abîmés que je ne l'étais dans la vie d'avant. Aux murs, on frise la décomposition, on baigne dans la pourriture, on fait dans la viande avariée. Les tableaux sont insupportables car ils me rappellent l'impermanence des choses et l'inéluctable déchéance de nos propres corps. J'ai déjà enlevé des yeux de leur orbite pour chatouiller le nerf optique avec un hameçon, fait disparaître un corps dans une dalle de béton coulée, disséqué un clébard pour récupérer un sachet d'héroïne. Je n'ai jamais éprouvé la moindre envie de vomir. Mais là, face aux toiles de Kritsana Patcharaphol, mon cœur se soulève. J'ai peur de rendre tripes et boyaux. J'ai froid, j'ai chaud, je tremble, je vacille, je meurs. Il va falloir que Nui m'oxygène l'esprit... en commençant par me donner le sein.

Dans la galerie d'art, les visiteurs sentent le propre. Il y a de nombreux étrangers. Des admirateurs et des collectionneurs venus de pays lointains. Et des Thaïs issus de la haute société. Aucun ne porte de tongs ou de short de plage. Ici, c'est bon chic bon genre. Chemises Hugo Boss et pantalons Balenciaga. On s'est brossé les dents avant de venir. On affiche des sourires éclatants. On s'est aussi beaucoup parfumés. Ainsi apprêtés,

il est plus facile de côtoyer l'abominable, de goûter à la putrescence et de jouir de l'infâme. Je mets les mains derrière le dos pour faire comme tout le monde. Une consigne a peut-être été donnée en ce sens pour éviter de se boucher le nez. Les peintures de Kritsana Patcharaphol empestent le macchabée. D'accord, l'exposition s'intitule *Mauvaises haleines*. Mais de là à se délecter du parfum de la mort...

Un vieux Thai, ex-professeur d'université, se présente à moi : « L'haleine est l'entrouvert du corps, libère-t-il en posant sa main sur mon épaule. L'air arrive tout droit du dedans où les organes se décomposent en sourdine. En prêtant une oreille attentive, on doit pouvoir entendre pourrir les viscères. Ne nous y trompons pas : la peinture de Kritsana Patcharaphol n'est pas uniquement olfactive. Elle est aussi auditive... »

Manquerait plus que les tableaux se mettent à péter !

« Tout le génie de Kritsana Patcharaphol, enchaîne l'ex-professeur d'université, est de pouvoir représenter cette substance impalpable qui émane du dedans et embue le dehors... »

Je me noie dans les paroles du vieil érudit. Nui, où es-tu ? J'ai besoin d'une bouée de sauvetage. Ramène tes gros nichons !

L'artiste est très demandée. On l'interroge, on la congratule, on lui réclame un autographe, on se prend en photo avec elle, on lui promet une exposition à Shanghai. Je n'ai pas eu besoin de faire le clown pour que Nui repère ma présence. Les substances chimiques émises par mon corps ont fait le travail. Parce que l'amour a une odeur, je mène mes congénères par le bout

s'il cherchait à remonter le temps – et, ainsi, à réintégrer le ciel, là où s'aventurent les cigognes épiscopales et les chouettes des pagodes, nourriture des cieux très appréciée des piranhas migrateurs. Aor est ravie. Elle possède un nouveau poisson rouge. Un poisson rouge au sourire cannibale. Je prodigue quelques conseils à la petite fille : « Ce poisson n'est pas un animal de compagnie. Encore moins un ours en peluche. Évite donc de le caresser ! » Aor me dit qu'elle ajoutera du sel dans l'eau du bain. Du sel, dis-tu ? Le piranha est un poisson d'eau douce. Le sel, on oublie ! « Donne-lui à manger des mouches et des scarabées. Ou, mieux encore, des escargots d'eau. Évite les piles alcalines ! »

Comme tous les jeudis après-midi, tensiomètre à la main et stéthoscope au cou, je suis allé m'enquérir de la santé de père Santi. Le bonze en chef affiche une tension de 146/85, ce qui, étant donné son âge, 66 ans, est plus que parfait.

— Vous avez une tension de jeune homme, père Santi. Et toujours aussi constante.

— Il n'existe rien de constant si ce n'est le changement, réplique le moine.

Le pouls du vénérable bonze est de soixante-douze pulsations par minute et sa saturation en oxygène est de 96 %. Je l'ai déclaré « apte » pour le service, ce qui, une fois encore, l'a fait sourire.

Père Santi m'a remis le journal de la veille. Il tient à ce que je m'informe des nouvelles du monde. Je lui ai dit que sa démarche n'était pas très bouddhiste, lui qui répète sans cesse qu'il faut se débarrasser de

l'attachement qu'on a pour les choses. Ne faut-il pas justement se détacher du monde ?

— Le détachement est facile quand on connaît la vraie nature des choses, dit le moine. Cela ne nous empêche pas de nous intéresser au monde dans lequel nous vivons, encore faut-il auparavant s'être libéré du Moi pour n'éprouver ni tristesse ni colère.

Très bien, vénérable bonze. Alors, que dit le monde, aujourd'hui ? Ne lisant pas le thaï, je demande au religieux de me faire un résumé des nouvelles du monde. Des touristes russes sont morts dans un accident d'autocar à Phuket, des opposants au Premier ministre se sont immolés dans les rues de Bangkok, un chien a retrouvé un bébé vivant dans un sac poubelle... Assurément le monde se porte à merveille. Je n'éprouve ni tristesse ni colère. Serais-je subitement devenu sage ? Père Santi, journal à la main, me présente la photo de trois jeunes étudiantes thaïlandaises.

— S'enfoncer des tampons imbibés de vodka dans le vagin pour se saouler plus vite et plus efficacement serait la dernière pratique à la mode chez les jeunes, me dit le moine sans même un soupçon de colère, d'agacement ou de pitié dans la voix.

Le bonze en chef, s'il avait été catholique, aurait fait un signe de croix, suivi d'un « prions pour ces âmes égarées ». Il s'est contenté de dire : « Si le problème a une solution, il ne sert à rien de s'inquiéter. Mais s'il n'y a pas de solution, s'inquiéter ne changera rien. » Puis, père Santi a brièvement commenté la victoire du Real Madrid en finale de la ligue des Champions.

J'ai alors pensé à Aor.

et utilise un préservatif dont la semence providentielle ne finira pas dans les toilettes. Je fais confiance à Boudha pour cela. J'aurai mon *louk kreung*.

À l'étage, il n'y a que trois chambres occupées par des Occidentaux. Les autres hébergent des Indiens, des Arabes et des Chinois. Que les choses soient claires, le papa de mon futur enfant ne sera ni indien ni arabe, encore moins chinois. Je ne veux ni d'un bébé poilu ni d'un bébé aux yeux bridés et foncés. Je n'ai rien contre les Indiens, les Arabes et les Chinois, mais je souhaite offrir un avenir radieux à mon futur enfant. Les superstars thaïlandaises sont exclusivement eurasiennes ou amérsiennes. Je n'ai donc à ma disposition que trois hommes blancs. Le premier se prénomme Jérôme, un Français âgé de 38 ans, visiblement pilote d'avion au regard de son uniforme. Problème : ses yeux sont aussi noirs que les miens, or je rêve d'un bébé aux yeux clairs. Le second s'appelle Angus, 56 ans, originaire du Canada. Obstacle, et non des moindres, l'homme est gros. Un bébé de concours ne peut pas être gros. Dommage, Angus est un monsieur très propre. Il possède deux déodorants, change de boxer trois fois par jour et utilise des préservatifs parfumés à la fraise qu'il enroule de papier toilette après l'amour avant de les jeter dans la poubelle de la salle de bain. Le troisième, c'est Jesper, mon candidat préféré, un homme d'affaires danois âgé de 42 ans. Il est grand, à peau très blanche, et blond aux yeux vert émeraude. Il sent bon *l'Ultra Mâle* de Jean-Paul Gautier. Il fréquente le centre de fitness et ne prend aucun médicament si ce n'est de la vitamine C

dont le tube repose sur la table de chevet. Jesper Sorensen a tout du papa idéal. Le jour J, en principe après-demain, espérons qu'il s'acquine avec une fille pour la nuit et qu'il n'oublie pas d'enfiler – et surtout de remplir – le préservatif providentiel. Mon bébé, si tout se passe comme Maman a prévu, ton papa sera danois. Comme lui, tu seras grand et blond aux yeux clairs. D'après ce que je crois savoir, les Danois sont des hommes robustes. Ils se nourrissent de poissons et dorment dans des igloos. Et puis, cerise sur le gâteau, ils chérissent un roi, tout comme nous. Tu auras donc deux rois pour te porter chance, mon enfant.

La valise de Jesper n'est plus dans sa chambre. Il a quitté les lieux avant que je prenne mon service. Les businessmen sont en perpétuel mouvement, dans les affaires comme en amour, c'est connu. Il est 8 h 05. Les draps sont encore chauds. De la présence de Jesper, il ne reste qu'un tube de vitamine C vide, le *Bangkok Post* ouvert à la page business et, Bouddha soit loué, trois préservatifs en offrande dans la poubelle de la salle de bain. À quelle heure Jesper a-t-il pu faire l'amour ? Deux fois dans la nuit et une fois ce matin avant de quitter sa dulcinée d'un soir ? Plus le temps de se poser des questions. Je m'enferme dans la salle de bain et, allongée sur le carrelage, les fesses à l'air et les jambes en V en direction du plafond, verse le contenu des trois préservatifs dans mon vagin, bien en profondeur pour faciliter le travail des spermatozoïdes dopés à la vitamine C. Je verse une larme. Je suis émue. Mon cœur bat la chamade. C'est un jour merveilleux, assurément le plus

Une chose est certaine, on bouffe beaucoup moins ici que chez les laïcs, ceci explique surtout cela. Je balaie, je balaie... et, pendant ce temps, je ne bouffe pas, voilà tout ! Le soir, une fois allongé sur ma natte posée à même le sol, le ventre et l'esprit vides, la jauge d'énergie à zéro, je m'endors rapidement sans avoir à compter les moutons. Je comprends maintenant pourquoi les bouddhas, même ceux dont la prostate est encore vivante, respectent le code moral bouddhique et ne se masturbent pas au coucher. Bien joué, chef !

Voilà maintenant trois mois que je porte la robe safran. La vie monacale ne me déplaît pas. Seuls les moustiques, le soir venu, viennent perturber mon calme intérieur. Ma peau est parsemée de leur marque d'amour. J'ai toujours eu du succès auprès des moustiques femelles. Un médecin m'a dit que c'était dû à un taux de testostérone trop élevé et à l'absorption régulière de bière. La prostate en moins et les canettes de Chang et de Singha jetées aux oubliettes, je pensais ne plus être la proie de femelles sanguinaires. C'est raté. J'attire toujours ces salopes !

Avec les aspirants bouddhas, on joue parfois au football, à trois contre trois, dans la cour du temple débarrassée des énergies négatives. Luang Pô To, qui aime voir ses bouddhas épanouis aussi bien spirituellement que physiquement, n'y voit pas d'inconvénient. Il aime la façon dont mes pieds caressent le ballon. Était-il fan de Garrincha dans une vie antérieure ? Cache-t-il un tatouage de Lionel Messi sous sa robe monastique ?

Est-il lui aussi un adepte du passément de jambes ? L'art d'éliminer, de tromper et de se jouer de l'adversaire n'est pas très bouddhiste – et faire l'amour au ballon encore moins. Pourtant Luang Pô To semble apprécier mes dribbles chaloupés. Cependant, le maître des lieux nous impose de jouer pieds nus. Il dit qu'ainsi, dans un avenir plus ou moins proche, chacun d'entre nous pourra s'essayer à l'itinérance et marcher pieds nus le long des routes d'un pas léger et naturel sans éprouver la moindre douleur – devenir à mon tour le héros de ce sempiternel road-movie bouddhiste qui se joue au quotidien sur le goudron brûlant des routes de Thaïlande, je veux !

Au temple, comme l'a fait le soleil deux heures auparavant, les bouddhas se sont couchés après une longue journée faite d'aumône, de récitation des mantras, de méditation guidée, puis silencieuse, de travaux de réfection du temple, de balayage de la cour et... d'un peu de football avant la prière du soir. Assis sur le parvis du pavillon de lecture, en position du lotus – sans plus aucune fourmi dans les jambes, ce dont je suis particulièrement fier après seulement trois mois passés dans la peau d'un bouddha –, je regarde la Lune porter son enfant. Un escargot gravit mon gros orteil. Il se présente à moi torse nu. Il montre des signes d'épuisement. Il me demande où il peut passer la nuit. Je lui suggère de rejoindre la salle de prières située à moins de cent mètres d'ici. Le Vénérable Luang Pô To lui ouvrira volontiers les portes. L'escargot pourra dormir à côté de Bouddha. Par contre, pour ne pas se voir